

PIERRE VARÈNE

Les diamants de la couronne

ÉDITIONS
MONTREAL
DÉTECTIVE *Enrg.*

BeQ

Pierre Varène

Une autre aventure extraordinaire
du Domino Noir # HS-023

Les diamants de la couronne

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 664 : version 1.0

Les diamants de la couronne

Collection *Domino Noir*

gracieuseté de Jean Layette

[http ://www.editions-police-journal.besaba.com/](http://www.editions-police-journal.besaba.com/)

I

Au dernier étage d'un gratte-ciel de la rue Saint-Jacques, à Montréal, dans le plus luxueux vivoir qu'il n'y avait probablement pas dans toute la ville, deux hommes conversaient en prenant un verre d'un bon Porto.

Il s'agissait de Simon Antoine, apparemment un jeune millionnaire oisif, qui avait eu l'idée de louer le dernier étage de cet édifice à bureaux pour se faire un appartement confortable et tellement élevé que la chaleur de l'été était toujours tempérée par la brise agréable.

Il n'aurait pas fallu cependant se fier uniquement aux apparences de Simon Antoine.

Quoiqu'on dise de lui, il s'occupait plus qu'on ne pensait.

Depuis quelques années il avait entrepris contre les plus fameux criminels de la région une

lutte acharnée et fructueuse.

Sous le déguisement du Domino Noir, un masque sur la figure, il sortait subrepticement de son riche appartement pour aller porter les plus durs coups au crime organisé.

Il avait comme principal assistant, dans cette tâche moralisatrice, un jeune journaliste, reporter au Midi, du nom de Benoît Augé.

Benoit Augé et un autre assistant, une jeune fille cette fois, Marthe Boulé, étaient les seules personnes au monde à savoir que le Domino Noir n'était nul autre que Simon Antoine.

Le fait de garder son identité secrète permettait au Domino noir d'accomplir des actions qu'ils n'aurait pu faire autrement.

Le deuxième personnage qui conversait avec Simon Antoine, était précisément le reporter du Midi.

– C'est une affaire étrange, disait-il, et qui pourrait probablement vous intéresser.

– Je suis toujours prêt à écouter, répondit Simon Antoine.

– Connaissez-vous les appartements Modernes, sur Saint-Antoine, dans Saint-Henri.

– Non !

– Il s’agit plutôt, d’appartements à pièce unique. D’aucuns ont une cuisinette, d’autres ne comprennent qu’un boudoir.

– Et puis ?

– Avant-hier soir, un homme de Michael Brenner a été trouvé dans le numéro 313 desdits appartements dans une étrange condition.

– Le seul fait d’habiter la chambre 313 peut entraîner des aventures extraordinaires.

– Vous n’êtes pas superstitieux, Simon ?

– Non, car si je l’étais, j’aurais probablement eu assez peur au cours de mes aventures, que j’en serais mort. Je te faisais simplement remarquer qu’il y a un 13 dans le chiffre de cette chambre.

– Je comprends. Elle avait d’ailleurs quelque chose de bien particulier.

– Quoi donc ?

– Le propriétaire de la maison dit qu’elle avait

été louée, il y a environ un mois, mais n'avait pas encore été occupée avant il y a deux jours.

– Mais comment la location avait-elle pu se faire ?

– Par téléphone seulement.

– Comment donc ?

– Un type a téléphoné au propriétaire et lui a demandé la location d'une chambre, à l'année.

– À l'année ? Mais tu ne me dis pas ?

– Il n'y a pas de doute là-dessus. Au cours de mon enquête pour le Journal, j'ai eu l'occasion de parler au propriétaire lui-même.

– Mais il lui fallait payer pour cette location, car je me souviens que tu me dis qu'elle a été faite par téléphone uniquement ?

– Le même jour le propriétaire a reçu par la poste, livraison spéciale, un mandat postal couvrant le loyer de trois mois en avance. C'est d'ailleurs ce qui a décidé le propriétaire à faire l'étrange location.

– Y avait-il un nom sur le mandat ? Le

locataire s'était-il nommé au téléphone ?

– C'était un certain Gill Gillman.

– Avait-il donné une autre adresse précédente ?

– Aucune. Il n'en avait d'ailleurs pas été question. Le propriétaire avait d'abord cru à une simple demande de renseignements et n'avait pas attaché grande importance au téléphone. Ce n'est qu'en recevant le mandat poste qu'il a pris la chose au sérieux.

– Il y avait de quoi. Et tu me dis que le locataire ne s'est jamais montré là ?

– Justement.

– J'y pense ?... Le locataire était un certain Gillman et l'homme dont tu avais commencé à me parler au début de notre conversation serait un nommé Brenner ?

– Exactement. C'est d'ailleurs pour cela que cette affaire n'est pas claire.

– Enfin, qu'est-il arrivé à Brenner ?

– Je vais vous raconter les événements dans

l'ordre chronologique. Je crois que c'est mieux...

– Toujours. Et surtout n'oublie pas le moindre détail, car on ne sait jamais le moindre indice peut être important parfois.

– Le locataire de l'appartement suivant le numéro 313, mademoiselle Laure Charland, entrait chez elle, vers les dix heures avant-hier soir, quand elle a remarqué un jeune homme qui débarrait la porte du 313.

– Mais pourquoi aurait-elle porté attention à son voisin ainsi ? Le connaissait-elle ?

– Non. Mais elle a été surprise de voir quelqu'un entrer dans cet appartement. Elle demeure là depuis plusieurs mois et il y avait très longtemps qu'elle n'avait vu personne là.

– Je comprends maintenant. Lui a-t-elle parlé ?

– Non, elle a simplement fait la constatation.

– Qu'est-il arrivé ensuite ?

– Vers le matin, comme elle n'avait pu s'endormir encore et qu'elle avait passé une partie de la nuit à lire, elle a soudain senti une

odeur de brûlé. C'est là qu'elle a pensé avertir le concierge.

– D'où venait cette odeur ? De chez son voisin je suppose ?

– Justement. Le concierge a alors ouvert la porte avec son passe-partout, en compagnie de la jeune fille.

– Et le type de l'intérieur était mort, je suppose ?

– Pas exactement. Blessé à la tête. On aurait dit qu'il s'était accroché en marchant dans l'obscurité et avait tombé par terre, se coupant le front sur un verre à l'eau.

– Et le feu ?...

– Dans sa chute il paraissait avoir renversé un cendrier dans lequel il y avait encore une cigarette allumée.

– Ce serait cette cigarette qui aurait tombé sur le lit, je suppose et aurait mis le feu ?

– Justement. Mais comme l'incendie ne venait que commencer, on n'eut pas de misère à l'éteindre.

- Le type avait des bagages ?
- Non. Absolument rien.
- Comment l’a-t-on identifié alors comme étant Michael Brenner ?
- Au moyen d’un étui à cigarettes sur lequel son nom était gravé.
- Ce n’est pas très concluant.
- Il y avait aussi des boutons de manchettes avec ses initiales.
- On dirait que tout cela a été planté là justement pour faire croire qu’il s’agissait de Brenner.
- C’est également mon idée, Simon. C’est pour cela d’ailleurs que je suis venu vous parler de l’affaire.
- La police a été appelée, je suppose ?
- Oui, et c’est quand je me suis rendu sur les lieux que j’ai pu recueillir les renseignements que je vous communique.
- Quelle est l’opinion de la police ?
- On ne sait pas encore, car on n’a pas pu

parler à Brenner, ou au supposé Brenner.

– Où est-il actuellement ?

– À l'hôpital Saint-Luc. Les policiers l'ont conduit là après l'avoir découvert dans la maison-appartements.

– Il doit être très mal, si les policiers ne l'ont pas encore interrogé.

– Je crois qu'il n'a pas repris connaissance.

– Pourvu qu'il ne meurt pas avant d'avoir parlé.

– On dit qu'il reviendra à la santé. La seule question, c'est de savoir s'il ne souffrira pas d'amnésie.

– Il y a certainement quelque chose là-dessous.

– D'abord la différence de noms entre le locataire et celui qui est venu occuper la chambre, si longtemps après la location, puis l'absence de bagages quand on a pénétré dans l'appartement.

– Tout cela est en effet bien étrange.

Simon Antoine réfléchit pendant quelques instants, puis demanda :

– Est-ce tout ce que tu possèdes sur le sujet ?

– Actuellement oui. Mais j’attends un appel de la Police pour l’accompagner à l’hôpital questionner Brenner quand il reprendra connaissance.

– As-tu vu le type, toi-même ?

– Oui, pourquoi ?

– Penses-tu qu’il s’était réellement blessé en tombant ?

– Je ne sais trop. Je crois que la blessure était trop grave pour avoir été simplement l’effet d’une chute.

– Alors elle aurait été infligée par quelqu’un ?

– C’est un peu mon idée.

– La jeune fille qui ne dormait pas dans l’appartement voisin, n’aurait-elle pas entendu du bruit ?

– Justement. Il lui a semblé à certains moments qu’on marchait dans la chambre.

– Mais cela ne ferait que confirmer les apparences de ce qu'on a constaté. Benner aurait marché dans l'obscurité et serait tombé.

– Il y a une différence cependant.

– Laquelle ?

– Brenner a été trouvé nu-pieds et presque nu, tandis que les bruits de pas que la jeune fille aurait entendus, étaient ceux d'un homme portant des bottines avec des talons durs.

– Il n'y a pas de tapis dans la pièce ?

– Non, simplement deux petites carpettes de linoléum très mince.

– As-tu vu les chaussures du blessé ?

– Il n'y en avait qu'une paire et elles avaient des talons en caoutchouc.

– Il n'y a pas d'erreur. Quelqu'un d'autre est venu visiter Brenner. Probablement le dénommé Gillman, le locataire initial de l'appartement.

Il doit y avoir eu quelqu'un d'autre en effet dans la maison,

– Alors il faudrait attendre des nouvelles du blessé. Je vais m'arranger pour le voir quand cela sera possible.

– Pourrais-je faire quelque chose pour vous ?

– Tiens-moi au courant du rétablissement de Gillman.

– Très bien.

– Écris-tu quelque chose sur le sujet dans ton journal ?

– Oui, j'ai même préparé un récit des constatations... Préférez-vous que j'attende pour donner mon reportage ?

– Au contraire. Faites-le paraître au plus vite.

– Vous pourrez me lire dès demain midi.

II

L'entrevue avec Michael Brenner. Alias ?...

La plupart du temps, Simon Antoine mangeait au Club Saint-Denis, dont il était membre à vie.

C'est là qu'il avait l'occasion de rencontrer très souvent le Directeur de la Sûreté Municipale, avec qui il était lié d'amitié.

Le Chef avait remarqué que Simon Antoine s'intéressait à la psychologie criminelle et avait l'habitude de lui parler des causes qui sortaient de l'ordinaire.

Le lendemain de sa conversation avec Benoît Augé, le jeune millionnaire chercha donc à faire parler le Chef sur le sujet qui l'intéressait.

Quand il le rencontra après le lunch, il sortit vivement de sa poche un numéro du Midi et l'ouvrit à la page de l'affaire Brenner.

La tactique porta effetimmédiatement.

Le Directeur de la Sûreté s'approchant encore plus près de son ami, lui mit amicalement la main sur l'épaule en demandant :

– Vous vous intéressez toujours aux affaires ténébreuses, Simon ?

– Je n'ai pas grand chose à faire, vous savez, Chef. Aussi je lis pas mal. Je viens justement de jeter un coup d'œil sur cette affaire de la maison appartement de Saint-Henri, où on a trouvé un certain Michael Brenner.

– J'ai bien peur d'avoir de la misère avec cela.

– Que voulez-vous dire ?

– Avez-vous tout lu le compte rendu des constatations faites dans cet appartement ?

– Oui, justement.

– J'ai dans l'idée qu'il ne s'agit pas de Brenner. On a fait une substitution de personne.

– Pourquoi ?

– Je voudrais bien le savoir. Cela me mettrait sur la piste à coup sûr, tandis que dans le

moment, je suis tout à fait perdu.

– Vous n’avez pas encore interrogé le blessé ?

– Non, mais j’attends justement un téléphone des autorités de l’hôpital. On m’a informé ce matin que le blessé prenait du mieux. Dès qu’il sera en état de répondre à mes questions, je me rendrai là avec la jeune fille qui l’a vu entrer.

– Vous voulez parler de mademoiselle Charland ?

– Justement.

– Mais ne l’a-t-elle pas identifié dans sa chambre même ? C’est ce que j’ai compris par le rapport du journal.

– Vous avez raison. Mais j’aimerais quand même le confronter avec elle.

– Je vous souhaite bonne chance, Chef.

– Vous ne seriez pas intéressé à m’accompagner à l’hôpital ?

– Naturellement. Je n’osais pas vous le demander, mais vous savez que ces choses-là me passionnent ?

– Si je puis vous atteindre au moment où je recevrai mon téléphone, je ne manquerai pas de vous prévenir afin que vous veniez avec moi.

– Merci infiniment, Chef.

Simon Antoine s'arrangea pour rester en contact presque continuellement avec son ami, après cette conversation.

Ce fut que le lendemain après-midi cependant que le médecin de l'hôpital Saint-Luc, qui avait Brenner sous ses soins, fit demander le Directeur de la Sûreté.

À ce moment-là Simon Antoine conversait justement avec son ami, au Club Saint-Denis.

Il put donc monter dans la voiture du Chef et l'accompagner sans plus de trouble à l'hôpital.

Michael Brenner était dans une chambre privée.

C'était un grand jeune homme, aux traits réguliers, mais d'une pâleur prononcée, à cause probablement de sa blessure.

Il portait au front un bandage blanc et l'on devinait facilement où se trouvait la blessure.

Le Directeur de la Sûreté entra sans faire trop de bruit en compagnie de son ami, Louise Charland et du médecin.

Louise Charland n'avait pas fait deux pas dans la chambre qu'elle affirmait :

– Il s'agit bien de lui en effet.

Le blessé lui-même l'avait reconnue et lui souriait, au milieu de sa surprise :

– Bonjour, mademoiselle. Il me semble que je vous ai vue avant mon accident, l'autre soir...

– C'est bien vrai. J'habite l'appartement voisin du vôtre, sur la rue Saint-Antoine.

Il allait continuer la conversation, quand le Chef se présenta, puis demanda :

– Vous allez mieux, monsieur Brenner ?

Le blessé regarda autour de lui, puis questionna à son tour :

– Est-ce à moi que vous voulez parler ?

– Naturellement. N'êtes-vous pas Michael Brenner ?

– Jamais de la vie !

Le chef lui montra alors l'étui à cigarettes, puis les boutons de manchettes, mais le jeune homme ne témoigna d'aucun signe de reconnaissance.

– Ils ne sont pas à vous ? demanda le policier.

– Non, monsieur. Je ne les ai jamais vus.

– Mais enfin, vous vous rappelez être allé dans la chambre 313 des appartements Modernes, à Saint-Henri, sur la rue Saint-Antoine ?

– Oui, monsieur. Mais je ne m'appelle pas Brenner du tout. Vous pouvez d'ailleurs le constater par les documents que j'ai dans ma valise.

– Vous aviez une valise ?

– Certainement. Est-ce qu'on ne l'a pas trouvée dans la chambre ?

– Non, monsieur.

Le Chef s'adressa alors à la jeune fille pour demander :

– Aviez-vous remarqué la malle de monsieur Brenner, mademoiselle Charland, quand vous

l'avez vu dans l'escalier ?

– Je ne me rappelle pas trop à ce sujet. Mais je crois en effet qu'il en avait une.

Ce fut le blessé lui-même qui demanda ensuite :

– Mais vous devez vous rappeler, mademoiselle ? C'était une vieille affaire noire...

– Je suis presque certaine, mais je ne me rappelle pas trop, réellement.

Ce fut le Directeur de la Sûreté qui continua les questions.

– Si vous n'êtes pas Michael Brenner, qui êtes-vous donc ?

– Je m'appelle Fred Bazin et je viens de Granby, province de Québec.

– Y avait-il longtemps que vous étiez à Montréal, au moment où vous êtes allé habiter les appartements Modernes ?

– J'arrivais l'après-midi même.

– Comment vous est-il arrivé d'aller loger là ?

– C'est toute une histoire.

– Cela nous éclairerait considérablement que de la connaître.

– Je n’ai pas d’objection à vous la raconter.

Le docteur intervint cependant :

– Si vous me permettez, Chef, je me demande si notre malade est assez bien pour que je lui permette de faire durer cet entretien plus longtemps.

Mais le jeune homme déclara aussitôt :

– Je suis bien docteur. Soyez sans inquiétude. Et d’ailleurs j’ai hâte de voir la situation s’éclaircir.

Puis à l’adresse du Directeur de la Sûreté :

– Comme je vous le disais donc, j’arrivais à Montréal l’après-midi même.

– Pour y demeurer ?

– Probablement. Il faut que je vous dise que j’ai fait du journalisme toute ma vie, dans ma ville natale. Mais je venais à Montréal pour me chercher de l’emploi dans un grand journal. J’avais entendu dire que tous les journaux de la

Métropole manquent de reporters. Alors je venais tenter ma chance.

– Je comprends. Aviez-vous un prospect quelconque ?

– Pas encore. J'avais cependant avec moi plusieurs contes et articles que je voulais montrer et vendre si possible.

– Vous ne les avez plus ?

– Tout cela était dans ma valise. Si elle a disparu, le reste doit être parti avec.

– Alors vous arriviez à Montréal pour tenter fortune. Qu'avez-vous fait après avoir mis le pied en ville ?

– J'ai commencé par me chercher une chambre dans un hôtel pas trop cher pour une journée ou deux, le temps de me trouver une chambre dans une maison de pension.

– Et c'est ainsi que vous êtes arrivé aux appartements Modernes ?

– Oui, mais pas aussi simplement que vous pourriez le penser.

– Que voulez-vous dire ?

– Comme je vous disais tout à l’heure. J’ai commencé par m’adresser dans certains hôtels, mais je ne pus rien trouver. Toutes les chambres étaient prises et retenues d’avances.

– Avez-vous essayé d’autres endroits ?

– J’ai essayé plusieurs maisons de chambres, mais chaque fois on me répondait qu’il n’y en avait pas pour le moment. J’ai bien eu quelques prospects pour dans quelques jours, mais ce n’était pas ce qu’il me fallait. J’avais besoin d’un endroit pour loger, le soir même.

– Alors ?...

– Je vous avoue que vers les dix heures du soir, j’étais passablement découragé. Je n’avais rien trouvé et il commençait à tomber une petite pluie fine. Je marchais donc sur la rue Dorchester dans l’ouest, ne sachant trop où j’irais loger pour la nuit, quand j’entendis un bruit de pas derrière moi, en même temps qu’une exclamation de dépit.

– Qu’avez-vous fait alors ?

– Je me suis retourné vivement.

– Et qu’avez-vous vu ?

– Un gros homme, presque accroupi par terre, qui cherchait quelque chose en tâtonnant, à côté du trottoir.

– Lui avez-vous parlé ?

– C’est lui qui a commencé, quand il a vu que je m’arrêtais.

– Que disait-il ?

– Il appelait à l’aide. Prétendant qu’il ne voyait pas clair, il demandait une âme charitable pour l’aider à trouver sa route.

– C’était un aveugle ?

– Pas précisément. C’était un homme extrêmement myope, qui venait d’échapper son lorgnon par terre. Les verres étaient brisés et il cherchait la monture.

– L’avez-vous trouvée ?

– Oui, mais quand je la lui remis, après m’avoir remercié il me demanda si je ne serais pas assez bon pour lui chercher un taxi pour

retourner chez lui. Il ne voyait maintenant plus assez clair pour faire un seul pas.

– Vous avez accepté ?

– Immédiatement et je n'eus pas de misère, car au même moment j'aperçus un La Salle qui croisait dans les environs.

– Et il y est monté ?

– Oui. Mais il n'était pas encore assis qu'il me demandait où j'allais. Il m'offrait tout bonnement de me conduire où je désirais me rendre.

– Et qu'avez-vous répondu ?

– Que je ne savais pas même où j'allais.

– Qu'a-t-il fait alors ?

– Il m'a invité à monter quand même avec lui, s'enquérant avec amabilité de ma situation.

« Je lui expliquai alors que j'étais arrivé à Montréal dans l'après-midi même et que je désespérais de me trouver un endroit pour coucher.

– Qu'a-t-il dit de cela ?

– Il m'a répondu qu'il n'avait pas de place

chez lui, mais que si je voulais me contenter d'une petite chambre bien humble pour la nuit ou même pour quelques jours, qu'il pourrait m'accommoder.

– C'était naturellement la chambre des Appartements Modernes qu'il avait en vue ?

– Exactement. Il m'expliqua que son frère logeait là, mais qu'il était absent pour quelques jours et qu'il se ferait un plaisir de me passer à la chambre de son frère.

– S'est-il nommé ?

– Il a prétendu être un certain Gill Gillman.

– Il ne vous a pas dit où il demeurerait ?

– Non et je n'ai pas pensé de le lui demander. Je sais cependant qu'il avait l'air de ne pas habiter bien loin.

– Vous a-t-il accompagné jusqu'à la chambre ?

– Non. Quand nous fûmes rendus devant la maison-appartement, il m'a tendu la clef en me disant qu'il s'agissait du numéro 313.

– Et vous êtes monté immédiatement dans la chambre en question ?

– Non, nous avons parlé pendant quelques minutes encore.

– Au sujet de quoi ?

– Comme je vous ai déjà dit, ce type ne voyait absolument pas clair sans ses verres. Il me demanda donc si je ne lui rendrais pas le service, le lendemain matin d’aller porter sa prescription chez un oculiste afin de lui rapporter d’autres verres.

– Avez-vous accepté ?

– Naturellement.

– Mais il fallait qu’il vous donnât l’adresse de sa maison pour cela ?

– Il me dit simplement qu’il m’appellerait au téléphone vers les neuf heures du matin pour prendre rendez-vous avec moi.

– Et vous n’avez eu aucune idée de lui demander son adresse ?

– Je vous avoue franchement que non. J’étais

tellement content d'avoir un toit au-dessus de ma tête pour la nuit, que je me suis empressé de lui dire bonsoir, quand je vis qu'il n'avait plus rien à me dire.

– Et avez-vous entendu parler de lui par la suite ?

– Vous voulez dire, dans la soirée ?

– Oui.

– Non, ce fut la dernière fois que je le vis et lui parlai.

– Qu'avez-vous fait immédiatement après l'avoir laissé ?

– Je suis monté dans la chambre et c'est à cette occasion que je remarquai la demoiselle qui est ici, alors qu'elle ouvrait la porte de son propre appartement.

– Qu'y avait-il dans la chambre ?

– Il n'y avait plutôt rien.

– Que voulez-vous dire ?

– Que je fus d'abord frappé par l'absence de quoique ce fut de personnel dans la pièce. Pas un

seul morceau de linge.

– Cela ne vous a pas fait réfléchir ?

– J’ai pensé que le frère de monsieur Gillman avait tout emporté ses effets personnels quand il s’était absenté.

– Il y avait les meubles cependant ?

– Le lit naturellement, deux fauteuils et une table. Je crois qu’il y avait un cadre ou deux sur le mur, mais je ne suis pas certain.

– Qu’avez-vous fait alors ?

– J’étais très fatigué de m’être promené avec ma malle et j’ai décidé de me coucher immédiatement.

– Je suppose que vous n’avez pas tardé à vous endormir ?

– C’est bien ça.

– Et de quoi vous rappelez-vous ensuite ?

– Il m’a semblé entendre des pas dans la pièce, mais je devais rêver.

– Cela ne vous a pas éveillé ?

– Non. Quand je me suis éveillé, j'étais ici dans mon lit d'hôpital et le docteur qui est ici était penché au-dessus de moi.

– C'est une bien étrange aventure...

– Vous n'avez pas envie de dire que je mens ?...

– Non. Je ne dirais pas cela. Car depuis que vous avez été trouvé blessé dans votre chambre, j'ai fait enquête sur la chambre 313 et j'ai trouvé quelque chose qui corrobore votre témoignage.

– Alors ?...

– Pour le moment vous allez vous reposer comme il faut et je vais continuer à chercher.

Tout le monde prit alors congé du malade et le Chef ordonna à son chauffeur d'aller reconduire la jeune fille à son appartement.

– Quant à lui il descendit de l'hôpital à pied, jusqu'à son bureau, sur la rue Gosford, en compagnie de Simon Antoine, qui s'en allait lui-même à son appartement, rue Saint-Jacques.

Après quelques moments de silence, le Directeur demanda à son compagnon :

– Que pensez-vous de cette affaire, Simon ?

– Je crois que le jeune homme que nous venons de visiter nous a raconté une histoire véridique...

– Je le crois moi aussi.

C'est qu'il s'agit alors d'une affaire très ténébreuse. Je me demande bien pourquoi ce dénommé Gillman avait envoyé Bazin là-bas ?

– Dans le but de le tuer naturellement et de le faire passer pour un certain Brenner.

– Mais pourquoi tout cela ?

– Là est le point.

– Je suis bien content de n'être pas Chef de la Police, quand j'entends parler d'affaire comme celles-là.

– Vous avez bien raison, Simon. Je vous envie parfois.

Le jeune millionnaire s'éclata de rire et continua seul sa route, car ils étaient alors rendus au Poste numéro un.

III

Substitution de personne

Les journaux du soir parlaient encore de l'affaire des Appartements Modernes.

En les parcourant Simon Antoine constata même qu'on notait l'entrevue du Directeur de la Sûreté lui-même avec le jeune blessé.

Cela lui donna une idée.

*

Vers les minuit, alors que la garde avait préparé son malade pour la nuit, Fred Bazin ouvrit les yeux, pour voir devant lui, un homme la figure masquée d'un loup noir.

Comme il allait appeler à l'aide, l'homme au

domino, lui dit paisiblement :

– Ne faites aucun mouvement et ne dites rien.
Vous voyez que je ne suis pas armé.

– Que me voulez-vous alors ?

– Je viens vous aider.

– Qui êtes-vous ?

Et en demandant cela, il gardait toujours le doigt appuyé sur le bouton de sa cloche d'appel.

L'arrivant l'avait remarqué mais ne s'occupa pas de cette précaution.

Il demanda plutôt :

– Vous qui êtes journaliste, avez dû entendre parler du Domino Noir ?

– Oui, naturellement, comme tout le monde dans le pays. Mais je vous avoue franchement que je n'attachais pas beaucoup de croyance à tout ce qu'on disait sur son compte.

– Croyez-vous à son existence maintenant ?

– Naturellement.

– J'ai une proposition à vous faire alors.

– Laquelle ?

– Vous paraissez aller beaucoup mieux aujourd’hui ?

– Je crois même que je serais assez fort pour me lever.

– Consentiriez-vous à me céder votre place dans votre chambre ici ?

– Mais pourquoi ?

– Je crains que les gens qui voulaient votre destruction dans l’appartement de la rue Saint-Antoine, ne reviennent vous relancer jusqu’ici et ne vous épargnent pas cette fois.

– Pourquoi ?

– Parce que vous en savez trop maintenant et que vous pourriez donner des renseignements à la police.

– C’est bien possible.

– Alors vous consentez à me céder votre lit ?

– Mais je ne sais pas où aller ?

– Vous avez confiance en moi ?...

Le jeune homme le regarda bien en face, puis après quelques moments de réflexion, déclara :

– Oui, monsieur.

– Il y a une limousine noire sur la rue Lagauchetière, dans laquelle outre le chauffeur il y a un jeune homme, un journaliste comme vous, du nom de Benoît Augé. Il vous attend pour vous conduire à son appartement où vous serez constamment gardé. D'ailleurs personne ne pensera à vous aller rejoindre là. Il verra également à vous faire visiter par mon propre médecin qui prendra le meilleur soin de vous et cela gratuitement. Vous avez compris ?

– Oui, monsieur. Mais vous allez me permettre une question maintenant.

– Allez.

– Comme je vous disais tout à l'heure, j'ai entendu parler du Domino Noir et je savais qu'il faisait la guerre aux criminels. Mais je ne comprends pas à quel corps de police vous appartenez.

– Je travaille seul, si cela peut vous renseigner.

– Mais ça doit vous coûter énormément cher. Vous recevez sans doute des subventions du Gouvernement ?

– Pas mal imaginé, mon ami. Mais vous faites erreur. Je n'ai besoin de personne pour m'aider. Je suis en état de subvenir à mes besoins seul.

Sur la fin de cette conversation, le Domino Noir avait sorti de sa poche une petite boîte à maquillage, comme en emploient les acteurs et les artistes et il s'était installé devant un miroir.

Au bout de quelques instants, il enlevait son masque et Fred Bazin constatait avec surprise que l'autre lui ressemblait à s'y méprendre.

Le Domino enleva ensuite ses vêtements et aida le blessé à s'en revêtir.

Quand il fut prêt à partir, Bazin demanda :

– Vous n'avez besoin de rien d'autre ?

– Au fait, je voudrais avoir les noms de deux ou trois personnes qui vous connaissent bien à Granby.

Le jeune journaliste donna les indications demandées, puis s'enquit à son tour :

– Comme ça, vous avez des doutes sur mon identité ?

– Aucun.

– Pourquoi alors avez-vous besoin de références.

– Je ne sais pas. Mais cela peut m'être commode.

– Je crois plutôt que vous n'êtes pas certain de moi.

– Au contraire et je vais vous dire pourquoi. Le Chef de Police a mis une petite annonce dans les journaux pour demander à toute personne qui aurait pu avoir visité ou avoir entendu parler de l'appartement 313 où vous avez été blessé, de communiquer avec lui immédiatement.

– A-t-il eu des réponses ?

– Un homme en effet est venu le voir pour lui dire qu'il avait été invité là également.

– De la même façon que moi ?

– Absolument. Il a rencontré un homme qui avait brisé ses verres et l'a accompagné en taxi.

– Il ne lui est rien arrivé à lui ?

– Non, car il n'a pas passé la nuit dans l'appartement.

– Pourquoi donc ?

– Parce qu'il a trouvé cet arrangement étrange après quelques minutes de réflexion et qu'il a décidé de se sauver.

– Si j'avais fait la même chose, je ne serais probablement pas mêlé à ces événements étranges et n'aurais certainement pas été blessé.

– Vous n'auriez pas risqué la mort, non plus.

– J'espère que je fais bien en suivant vos instructions maintenant...

– Je ne vous force pas...

– Je comprends. J'ai confiance en vous...

– Merci. Alors partez, tout comme s'il s'agissait de moi.

– Entendu.

IV

Enlèvement

Le Domino Noir s'installa alors dans le lit du patient et attendit les événements.

Ce ne fut pas long.

Moins de deux heures après le départ du véritable Fred Bazin, la porte de communication qui conduisait de la chambre à la voisine s'ouvrait sans bruit.

Le Domino Noir était sur ses gardes.

Simulant le sommeil, il n'avait pas fermé les yeux complètement.

Lorsque la lumière électrique plongea dans ses yeux, il fit semblant de s'éveiller.

Mais comme il prenait son temps pour parler, ce fut l'intrus qui lui adressa la parole le premier.

– Ne bougez pas, Brenner, ou vous êtes mort.

En disant cela, il avança la main et le malade put voir un revolver braqué sur lui.

– Que me voulez-vous ? demanda-t-il alors, prenant un ton effrayé.

– Vous allez venir avec moi.

– Mais je ne suis pas capable. Je suis encore trop faible.

– J’ai quelqu’un pour vous aider.

Il appela alors :

– Fantouzzi, prends-le dans tes bras et fais bien attention de ne pas le heurter.

– Il n’y a pas de danger.

L’autre s’adressa encore au patient, lui demandant :

– Vous comprenez bien, n’est-ce pas ? Je ne veux pas la moindre parole, sinon il vous en coûtera la vie. Nous sommes décidé à tout.

– Je ne ferai rien. Mais où voulez-vous me conduire ?

– Je vous le dirai plus tard. Il n’y a pas de danger cependant. Nous vous ramènerons ici cette nuit même.

Le Domino n’ajouta pas foi à cette promesse naturellement.

Mais comme il était venu à l’hôpital dans le but d’en apprendre plus long sur l’affaire des Appartements Modernes et dans l’espérance naturellement qu’il se trouvait enfin en face des bandits qui avaient attenté à la vie de Fred Bazin, il se laissa docilement emporter par l’espèce de géant qui répondait au nom de Fantouzzi.

On passa dans l’autre chambre.

De là on gagna l’escalier de sauvetage intérieur, où on ne rencontra personne.

Dans la cour intérieure, il y avait une limousine qui attendait.

Sans dire un mot les trois hommes y montèrent et le chauffeur démarra aussitôt.

Le Domino Noir calcula qu’on avait pu rouler à bonne allure pendant environ une demi-heure, quand l’auto s’arrêta.

On était maintenant devant une grosse maison de pierres, en campagne.

Aucune lumière ne révélait la moindre habitation dans les environs.

Mais celle devant laquelle ils étaient présentait un aspect tout à fait contraire.

Toutes les pièces du rez-de-chaussée semblaient illuminées et par la fenêtre entrouverte s'échappaient les sons mélodieux d'une clarinette.

– Êtes-vous capable de marcher pour entrer ? demanda le compagnon du Domino.

Ce fut à ce moment seulement, alors qu'il sortait de l'auto, que le Domino put se rendre compte à qui il avait affaires. Celui qui l'avait menacé était presque un vieillard, malgré son apparence encore solide.

Il avait de longs cheveux blancs et chose curieuse n'avait pas l'air d'un véritable bandit.

Il n'y avait pas de doute cependant qu'un homme qui fait des enlèvements à la pointe du revolver dans un hôpital, n'est pas animé de

bonnes intentions.

Il y avait aussi la relation certaine avec l'affaire de la rue Saint-Antoine.

*

On entra donc dans la maison.

Le présumé malade fut laissé dans un petit salon, tandis que son ravisseur poussait une porte pour passer dans la pièce d'où paraissaient venir les accords de flûte.

Il resta donc seul avec l'espèce de géant qui l'avait déjà transporté dans ses bras.

Il ne faisait pas froid dans la maison et malgré ses légers vêtements d'hôpital, le Domino se sentait à l'aise.

Il se tenait sur ses gardes cependant, car il s'attendait à des développements au sujet de sa situation.

V

Maître Pascal Dash

Comme la porte n'avait pas été fermée complètement, le Domino put entendre exactement ce qui se disait dans l'autre pièce, quoiqu'il lui fut impossible de voir.

D'abord le joueur de flûte s'était arrêté.

Puis une voix qui n'était pas celle du ravisseur disait doucement :

– Vous arrivez donc de votre mission, Georges ?

– Oui, maître.

– Vous avez réussi, sans aucun doute ?

– En effet. Michael Brenner est ici.

– Je suis bien content de vous. Vous servez bien votre pays, George.

– Je ne fais que suivre vos ordres.

– En vrai patriote, comme nos autres amis.

J'espère bien cette fois que nous tenons le but.

– Il y a assez longtemps que nous cherchons.

– Vous avez raison. Il fallait en finir avec cela.

– Voulez-vous que j'amène Brenner immédiatement ou si vous avez autre chose à faire ?

– Non, mon ami, cette entrevue est la plus importante des choses que j'aie à faire dans le moment.

Famelart sortit immédiatement avec beaucoup de déférence pour le vieillard qu'il appelait maître et invita son prisonnier à passer de l'autre côté.

Au bruit de pas des deux hommes, le vieillard à la flûte, s'approcha et resta silencieux pendant quelques moments.

Il avait un sourire doux et paraissait encore beaucoup moins un bandit que Famelart.

Le Domino Noir l'observait du coin de l'œil,

tout en simulant l'acte de surprise que n'aurait pas manqué de faire le véritable Fred Bazin.

Il ne parvenait pas à comprendre le but de ces deux hommes cependant.

Ils n'avaient pas du tout l'air de personnages versés dans le crime.

Pourtant il était bien convaincu quand même qu'ils avaient voulu assassiner Bazin dans le petit appartement de la rue Saint-Antoine.

D'autant plus qu'ils avaient l'air d'étrangers au pays à cause de leur accent.

L'énigme était donc d'autant plus difficile à résoudre.

Pour le moment du moins il lui fallait attendre.

Il s'était laissé enlever avec l'intention d'apprendre la véritable raison de l'affaire des Appartements Modernes et il devait être sur le point de l'obtenir.

Après quelques moments de silence, le vieillard à la flûte, dit :

– Bonsoir, Michael Brenner.

– Je ne suis pas Brenner, mais Fred Bazin,
répondit le Domino.

– Pourquoi mentir ?

Et l'homme avait donné suffisamment de
signes de cécité, pour que le Domino puisse
demander :

– Je présume que vous n'avez jamais vu
Brenner, monsieur ?

– Non, c'est vrai. Mais je lui ai parlé sur le
bateau.

– Alors vous devez trouver que la voix n'est
pas la même ?

– Je constate en effet qu'il peut y avoir une
légère altération. Mais on me dit que vous avez
été blessé et que vous avez passée par l'hôpital.
Alors ces circonstances peuvent avoir changé
quelque peu votre voix. N'est-ce pas, Famelart ?

L'interpellé répondit aussitôt :

– Il est encore faible, je le sais. Mais n'avez-
vous pas dit que vous vous rappelleriez
longtemps de l'odeur de Brenner ?

– En effet, un aveugle a toujours le sens de l’ouïe et de l’odorat plus perfectionné. Il me semble que je perçois une odeur familière. Mais d’un autre côté il y a également celle des médicaments et cela me mêle quelque peu.

– Les pièces d’identifications ne peuvent mentir, elles ?...

– Vous voulez parler de l’étui à cigarettes et des boutons de manchettes ?

– Oui, maître.

– Vous les avez bien vues au poste de police, n’est-ce pas ?

– Oui. L’étui à cigarette est tel que vous me l’avez décrit.

– Vous n’êtes pas sans savoir que cette contrée a été en...¹

– Sans compter les dix yeux de verre.

– Que voulez-vous dire ? Des yeux de verres ? demanda le Domino Noir.

– Vous savez ce que nous voulons dire,

¹ Ici des mots manquent dans l’édition originale.

répondit Famelart.

– Jamais de la vie.

– On a trouvé dans votre chambre les dix yeux brisés et sans leur contenu.

– Qu’y avait-il à l’intérieur ?

Le vieux musicien reprit alors :

– Vous savez bien Brenner qu’il y avait dix gros diamants, les diamants de la couronne de Polavie.

– Et comment se trouvaient-ils là ?

– Hypocrite va.

– Puisque vous m’affirmez toutes ces choses vous devez les connaître vous-même ?

– Certainement que je les connais et pour vous confondre, je vais vous les exposer.

– À la bonne heure.

– Vous êtes probablement un citoyen de Polavie, vous-même.

– Non, je suis Canadien-Français et habite la province de Québec depuis mon enfance.

– Passons alors. Il se peut que vous disiez vrai cette fois. Mais vous avez appris le secret des diamants de la Couronne de Pologne.

– Je l’ignore complètement.

– Vous n’êtes pas sans savoir que cette contrée a été envahie par l’Allemagne au début du conflit européen ?

– Je savais cela en effet.

– Vous avez dû savoir alors que notre roi avait réussi à fuir aux États-Unis, puis au Canada ?

– Je pense avoir su en effet qu’il vit maintenant à Ottawa.,

– C’est bien ça. Ou plutôt c’était cela.

– Comment donc ?

– Il est mort, il y a quatre jours.

– Ah !

– Son fils doit donc être couronné à sa place la semaine prochaine. Or cette cérémonie, qui ne sera pas aussi grandiose que celles de même espèce qui avaient lieu dans notre pays, doit cependant avoir un certain cachet et un certain

éclat, car nous avons plusieurs de nos concitoyens dans le pays.

– Je ne comprends rien de ce que vous me dites.

– Pour couper au plus court, il est absolument nécessaire que le nouveau roi porte au moment du sacre les diamants de la couronne de Palovie.

– Je n’ai aucune objection à cela.

– Rendez les diamants alors.

– Je ne les ai pas et ne les ai jamais vus.

– Ne mentez donc pas, car vous n’êtes pas le plus fort actuellement.

– Je dis la vérité.

– Alors je vais continuer mon explication pour vous confondre complètement.

– Je vous écoute.

– Lors de l’invasion les Allemands ont pillé les trésors de notre pays. Certains patriotes cependant avaient réussi à cacher les diamants de la Couronne.

– Alors ils sont dans votre pays ?

– Ils y étaient jusqu'à il y a un mois environ. Mais j'avais été délégué en Palovie pour les ramener ici. C'est sur le bateau au retour, que vous me les avez volés.

– Vous faites erreur. Je n'ai jamais mis les pieds sur un transatlantique.

– Voyons, vous savez bien que nous nous sommes rencontrés sur le bateau ?

– Non.

– Vous savez bien que les diamants étaient dissimulés dans les yeux de verres et que je gardais ces yeux dans un étui spécial à cet effet. Je savais qu'ayant l'habitude de garder avec moi plusieurs yeux de verre, on ne soupçonnerait jamais que les dix que je rapportais de mon pays, contenaient des diamants très précieux.

– Je ne comprends pas plus qu'avant.

– Cessez de nier jeune homme. J'ai été assez bon de vous fournir toutes ces explications, pour vous prouver que je savais à quoi m'en tenir. Vous allez à votre tour me dévoiler la raison de vos actes. Avez-vous volé les diamants dans

votre seul intérêt ou si vous travailliez pour une bande qui les aurait maintenant ?

– Je vous jure que vous faites erreur. Je sympathise beaucoup avec votre pays et votre roi, d'abord pour les atrocités dont les Allemands se sont rendus coupables, puis pour la perte de vos diamants. Mais jamais je n'ai entendu parler d'eux.

– Ce ne peut être que vous, Brenner, qui les avez dérobés. De ça je suis absolument certain.

– Vous semblez oublier que je ne suis pas Brenner, mais Fred Bazin, Et je suis en mesure de vous le prouver.

Le musicien s'adressa alors à Faméart qui avait écouté cette longue conversation sans intervenir, et lui demanda :

– Qu'en pensez-vous mon ami ?

– Pour le confondre, nous pourrions peut-être écouter les preuves de ses dénégations.

– C'est ça. Parlez, jeune homme.

– Je demeure à Granby, province de Québec, et en téléphonant là-bas à quelques citoyens en

vue et de réputation inattaquable, vous pourrez vérifier que j'étais là, il y a quatre ou cinq jours, que je ne m'étais pas absenté de la ville pendant plusieurs mois auparavant.

– Je puis faire la vérification, maître, si vous le désirez ? suggéra Faméart.

– Nous aurons plus de satisfaction alors. Faites donc.

Faméart s'enquit des noms de citoyens de Granby, ainsi que de leurs numéros de téléphone.

Lorsqu'il eut les renseignements voulus, il s'excusa et faisant garder le prisonnier par Fantouzzi, il disparut dans une autre pièce où il y avait probablement un téléphone.

Le vieillard à la flûte rapprocha alors son instrument de ses lèvres et recommença à jouer de douces mélodies.

Le Domino Noir ne doutait plus maintenant qu'il sortirait indemne de cette aventure.

Il comprenait maintenant pourquoi on recherchait le dénommé Brenner.

Mais celui-ci avec un complice probablement

avait cherché un substitut pour le faire disparaître dans un incendie, dans la chambre des Appartements Modernes.

On avait placé sur sa personne des marques d'identifications qui résisteraient au feu.

Les patriotes de Polavie qui recherchaient leur voleur ne seraient pas sans apprendre sa mort et ne s'occuperaient plus de lui maintenant.

C'était une affaire très habilement montée et il se demandait si désormais il n'aurait pas à se liguer avec le vieux musicien et Faméart pour déjouer les voleurs.

Au bout d'une demi-heure, Faméart revint avec une expression étrange dans les yeux.

Il fixa le Domino Noir silencieusement pendant quelques minutes, puis dit à son compagnon :

– L'identification est parfaite, Maître. Cet homme n'est certainement pas votre Brenner.

– Il serait réellement Fred Bazin, de Granby ?

– Je ne puis en douter maintenant.

– Il va donc nous falloir chercher encore ?

– Oui, maître. Je suis confondu de la maladresse que j’ai faite.

– Il n’y a pas de quoi, Famélart. Vous avez fait votre possible et si vous n’avez pas encore réussi, c’est que la fatalité qui nous assiège depuis quelques mois a été encore la plus forte. Mais n’oubliez pas que les bonnes causes triomphent toujours.

– Je l’espère et je suis prêt à donner ma vie pour la nôtre.

Le Domino Noir intervint alors :

– Je suis peut-être en mesure de vous aider, dit-il.

Le musicien demanda de son même ton digne et placide :

– De quelle façon, jeune homme ?

Famélart parla avant cependant :

– Si vous me permettez, maître, je désirerais poser une question à ce jeune homme avant qu’il ne parle.

– Allez, mon ami.

S'adressant au Domino, Faméart demanda :

– Si vous n'êtes pas Michael Brenner, comment êtes-vous devenu en possession de son étui à cigarettes, ainsi que de ses boutons de manchettes ?

– C'est justement ce que j'allais vous expliquer.

– Nous vous écoutons attentivement alors, reprit le musicien.

Le Domino Noir raconta ce qu'il avait appris de la bouche même de Fred Bazin.

Il parla de son arrivée à Montréal, puis de ses difficultés de logement.

Il narra sa rencontre avec Gill Gillman et l'offre qu'il avait reçue de celui-ci au sujet de l'appartement de la rue Saint-Antoine.

On lui demanda la description de ce Gillman.

Les deux hommes discutèrent alors pendant quelques instants, puis vinrent à la conclusion qu'il devait s'agir d'un certain Guillaume Gilpin,

qui aurait altéré son nom.

Ce type avait habité leur pays avant la guerre et avait même été soupçonné d'avoir aidé les Allemands lors de l'invasion.

De toute façon, on l'avait perdu de vue depuis plusieurs mois.

– C'est bien Gilpin, conclut le musicien.

– Je partage votre opinion, maître, renchérit Famélar.

Le Domino Noir comprenait qu'on en avait fini avec lui et qu'il serait immédiatement remis en liberté.

Il demanda donc :

– Puisque vous n'avez plus besoin de moi, vous allez me faire reconduire à Montréal, je suppose ?

Famélar ne parla pas. Il attendait les ordres du musicien.

Ce fut en effet celui-ci qui répondit :

– Nous ne vous enverrons pas à l'hôpital cette nuit même, peut-être pas ces jours-ci. Car il faut

que nous mettions la main sur Brenner ou Gilpin au plus tôt. Nous ne pouvons prendre la chance que vous alliez parler de ce que vous savez déjà au sujet des Diamants de la Couronne.

– Que vais-je faire alors ?

– Nous allons vous offrir l’hospitalité ici même.

– Vous me retenez donc prisonnier ?

– Ce n’est pas exactement cela que je veux dire. Mais notre cause est tellement importante que je ne puis prendre de chance avec qui que ce soit. Qu’en pensez-vous Faméart ?

– Vous avez raison, maître,

– Alors conduisez notre jeune ami dans une des chambres du haut de la maison.

– Immédiatement, maître.

Faméart fit signe au Domino Noir de passer devant lui et ils s’engagèrent alors tous deux dans un long corridor.

Au fond il y avait un escalier.

Ils montèrent trois paliers avant de s’arrêter.

Cette partie de la maison paraissait encore plus sombre et sévère que le bas.

Mais la chambre dont Faméart ouvrit la porte attirait encore beaucoup plus l'attention.

Elle était assez longue, mais très étroite.

Il n'y avait qu'une fenêtre percée très haut et elle avait des barreaux d'apparence solide.

VI

Condamné à mort

Famélart entra à la suite du Domino Noir et referma la porte sur lui.

– On dirait d’une prison, fit alors remarquer le prétendu Fred Bazin.

– Quelque chose comme cela, en effet.

– Et je devrai rester ici longtemps, si vous ne parvenez pas à mettre la main sur Brenner ?

– De toute façon vous ne vivrez pas ici bien longtemps.

Il avait appuyé sur le mot vivre de façon à faire passer un frisson dans le dos de tout homme moins brave que le Domino Noir.

Il demanda donc carrément :

– Vous en voulez donc à ma vie ?

– Vous en savez beaucoup trop sur nos affaires pour que vous continuiez à vivre.

– C'est un meurtre cela ?

– Je suis au grand regret d'avoir à recourir à cette extrémité, mais la raison d'état nous justifie.

– J'avais toujours entendu dire que l'État juge les hommes avant de les mettre à mort.

– C'est ce qui a été fait, monsieur Bazin.

– Mais je ne comprends pas.

– Le vieillard à qui vous avez parlé en bas, n'est autre que le Juge en Chef de la Cour Suprême de Polavie.

– Et puis ?...

– Il a décrété que vous deviez mourir.

– Pour quel crime ?

– Celui de posséder un secret politique que vous devriez ignorer.

– Drôle de justice !

– Vous comprenez que dans les circonstances, vous ne pouvez vous attendre d'être traduit

devant une Cour complète avec toute l'apparat ordinaire. N'oubliez pas que vous traitez avec un roi et un Gouvernement en exil.

– Je trouve votre façon de procéder injuste quand même et presque barbare.

– Je regrette ce qui va vous arriver, mais il n'y a pas moyen de l'éviter,

– Puis-je vous demander quand je dois mourir ?

– Ce ne sera probablement pas cette nuit, ni dans la journée de demain. Vous devez avoir au moins vingt-quatre heures pour vous préparer. Si vous avez des lettres à écrire, nous nous chargerons de les faire parvenir, pourvu, n'est-ce pas, qu'elle ne donne aucune indication sur nous.

– Vous allez les censurer ?

– Naturellement.

– Et pourquoi le délai de 24 heures ?

– C'est une coutume de notre pays et nous ne pouvons y manquer.

– Vous poussez donc la cruauté jusqu'à faire

languir un condamné sans retour pendant une journée complète ?

– Je ne suis pas Maître des lois de mon pays, monsieur.

Famélart avait l'air d'un véritable gentilhomme, qui agissait en patriote aveugle.

Dans son fort intérieur le Domino Noir ne pouvait pas le blâmer d'agir et de penser ainsi.

Mais ce n'était quand même pas rassurant.

Il continuait maintenant, après une pause :

– Fantouzzi va être à votre service, monsieur Bazin. Il sera de faction à votre porte et si vous avez quelque message pour moi, il se fera un plaisir de les faire.

– Je ne tiens pas à le voir.

– Il ne vous gênera d'aucune façon. Il sera dans le corridor et quand vous l'appellerez, il viendra sans tarder.

– Je comprends.

– Il va d'abord vous apporter de quoi écrire, et si vous désirez manger avant de vous mettre au

lit, il vous préparera un lunch.

– Merci, monsieur. Dans ma condition, je vous avoue que je n'ai pas grand appétit.

Famélart sortit alors de la chambre, laissant son prisonnier seul.

*

Quelques minutes plus tard, Fantouzzi revint avec du papier et de l'encre.

Il déposa le tout sur une petite table dans la chambre.

Avant de se retirer cependant, il demanda :

– Y a-t-il autre chose que le monsieur désirerait ?

– Pas pour le moment du moins.

– J'ai instructions de mes maîtres de demeurer à votre disposition dans le corridor. Vous n'aurez qu'à appeler.

– Très bien.

– L'homme sortit et referma la porte soigneusement sur lui.

Le Domino remarque même qu'il tournait une clef dans la serrure de l'extérieur.

L'évasion ne serait donc pas facile.

Le Domino devait cependant sortir de sa prison, car il avait compris que son arrêt de mort était décidé sans rémission.

Il n'avait pas affaire à des bandits ordinaires.

Ces fanatiques étaient encore beaucoup plus dangereux.

D'autant plus qu'ils avaient l'air sincère.

Il fit donc le tour de sa prison pour voir s'il ne trouverait pas un moyen quelconque de forcer sa sortie.

Malheureusement il n'y avait pas d'autre ouverture que la fenêtre et la porte.

La porte était solide et fermée à clef, avec Fantouzzi derrière probablement.

Quant à la fenêtre elle était trop étroite pour donner passage à un homme, même s'il parvenait

à briser les barreaux.

D'autant plus qu'il avait monté trois étages pour parvenir jusque là et que le saut serait trop considérable.

Il s'assit donc sur son lit et se mit à réfléchir.

Heureusement qu'il s'était déjà trouvé dans des positions extrêmement dangereuses auparavant.

Le danger ne lui faisait pas peur.

Surtout il ne paralysait pas ses moyens de réflexions.

Après une bonne heure de méditation profonde, il se leva avec un sourire sur les lèvres.

Il n'avait pas vu de serviteurs dans la maison et quand il avait été question de manger, Faméart avait mentionné Fantouzzi.

Ce type devait être le seul domestique dans cette maison.

Les deux autres vieillards devaient reposer à cette heure tardive de la nuit.

Si donc le Domino Noir parvenait à mettre

Fantouzzi hors d'état de nuire il pourrait alors sortir de la maison et une fois au dehors, il saurait bien s'échapper.

Il chercha une arme quelconque qu'il pourrait utiliser sur le colosse et ne trouva rien d'autre qu'une patte de la table.

Sans bruit il l'enleva et frappa sur la porte pour appeler son gardien à l'intérieur.

Quand l'autre commença à introduire la clef dans la serrure, il se plaça le long du mur, juste à côté de la porte.

VII

L'évasion

Sans méfiance Fantouzzi entra dans la pièce de son pas lent ordinaire.

Quand il fut exactement à sa portée, le Domino Noir frappa.

L'autre resta debout cependant, mais sans dire un mot.

Le coup avait été tellement fort que le Domino craignait d'avoir tué son homme.

Mais il prit si longtemps à s'écraser sur lui-même que cela regardait tout simplement comme un évanouissement.

Il n'y avait personne dans le corridor et le Domino Noir après s'être emparé du revolver de Fantouzzi, descendit les marches des escaliers aussi silencieusement qu'il put.

Il n'y avait aucune lumière dans toute la maison qui semblait être ni plus ni moins qu'un tombeau.

La porte principale était fermée par une chaîne et une clef qui était encore dans la serrure.

Il n'eut donc pas de misère à se retrouver au dehors, en liberté encore une fois.

Il lui fallut marcher longtemps avant de trouver une maison ; comme il n'y avait pas de téléphone là, il laissa un billet de \$10.00 au fermier en lui recommandant d'aller téléphoner à Montréal, pour avertir Benoît Augé de venir immédiatement.

Il ne voulut pas parler de la police immédiatement de peur d'effrayer son homme.

Après avoir pris des renseignements précis sur la location de la grande maison de pierres, il revint sur ses pas.

Il ne faisait pas encore jour, mais l'aube n'allait pas tarder à paraître.

Quelle ne fut pas sa surprise cependant de voir des lumières dans le grand salon et d'entendre les

sons de la flûte du vieillard.

Au premier abord il avait déduit qu'on avait découvert sa fuite et qu'on le cherchait.

Mais la musique le fit changer d'idée.

Il n'y avait de la lumière d'ailleurs que dans la pièce d'où les accords lui parvenaient.

Il s'approcha donc par l'extérieur et eut la satisfaction de voir qu'on avait ouvert une grande porte fenêtre qui donnait à un bout de l'appartement.

C'est ainsi qu'il put voir le vieux musicien, seul avec sa flûte.

Mais il s'arrêta bientôt de jouer pour se livrer à un manège étrange.

Il démontait maintenant son instrument en deux parties et avec ses doigts en retirait des objets d'un lustre inouï.

Il n'y avait pas de doute possible, il s'agissait là des fameux diamants.

Ils étaient au nombre de dix.

Il les palpait dans sa main tremblante et son

visage prenait une expression de bonheur intense.

Qu'est-ce que cela voulait donc dire ?

Ce Faméart pourtant ne pouvait s'être trompé sur l'identité de celui qu'il appelait le Maître.

Et tous deux cherchaient des diamants qu'ils avaient en leur possession.

Le mystère prenait donc des tournures tout à fait inattendues.

Le Domino se demandait ce qu'il allait faire, s'il devait entrer et menacer le vieillard de parler, lors que la porte s'ouvrit violemment et que Faméart apparut.

Le vieux musicien porta aussitôt les diamants à sa poche, mais malheureusement l'un d'entre eux roula sur le tapis.

Il brillait tellement que Faméart ne put s'empêcher de le voir.

Il s'arrêta stupéfait et dit :

– Que signifie ceci, maître ? Je viens de découvrir que notre prisonnier a assommé Fantouzzi et s'est enfui. Je viens vous faire part

de cette nouvelle et je constate qu'un des diamants de la Couronne est en votre possession ?

Le maître ne répondit pas tout d'abord.

Famélart demanda encore :

– Que se passe-t-il ? Expliquez-moi. Dois-je comprendre que vous ne vous êtes pas fait voler ?

L'autre sortit vivement un revolver de sa poche et déclara :

– Restez où vous êtes, Famélart. Je ne vois pas, mais j'entends tellement bien, que je sais exactement où vous êtes.

Et il avait raison.

Le Domino Noir de son poste d'observation pouvait constater que le revolver était dirigé dans la direction précise de Famélart.

Celui-ci le remarqua également, car il ne bougea pas.

Il cherchait plutôt à comprendre.

Aussi demanda-t-il :

– Mais qu'avez-vous donc fait, Maître ? Vous

avez encore les diamants ?

– Oui, je les ai.

– Et ce Michael Brenner ?

– Je vais vous expliquer et probablement alors vous comprendrez que je ne puis faire autrement que d’agir comme je le fais maintenant.

– Je vous écoute. Mais puisqu’il y a une explication, ne serait-il pas possible que vous ne me menaciez plus ?

– Non, car à la fin de mon explication, je vais vous tuer, Famélar.

– Moi ?

– Oui.

– Pourquoi ?

– Parce que vous allez être en possession de mon secret.

– Quel est-il donc ? Serait-il à l’encontre du bien de notre patrie ?

– J’appartiens à une très vieille famille de Polavie.

– Je le savais.

– Ce que vous ne saviez pas, c'est que ma famille a déjà régné sur la Polavie.

– Il y a longtemps, n'est-ce pas ?

– Oui. Et la famille actuelle n'est qu'une usurpatrice.

– Pourquoi n'avez-vous pas fait valoir vos prétentions au trône, puisque vous y avez droit ?

Cela a déjà été fait, il y a plus d'un siècle mais nous n'avons pas réussi.

– Il fallait recommencer alors.

– C'est ce que je suis à faire.

– Comment donc ? En abusant de la confiance de notre Roi et en volant les Diamants de la Couronne ?

– Je ne les ai pas volés puisqu'ils appartiennent à ma famille.

– Et vous un Juge de la Cour Suprême, un homme qui a la confiance du Roi et du peuple, vous gardez un trésor qu'on a eu assez confiance en vous pour vous mettre entre les mains ? Et qui

plus est, laisser tuer des innocents pour conserver ce trésor...

– Raison d'État. J'ai besoin des Diamants de la Couronne pour me faire reconnaître moi-même. J'ai mes partisans ici et je suis certain qu'une fois le Roi actuel mort, le chemin me sera ouvert au trône.

– Vous parlez comme un criminel ambitieux, Pascal Dash. Je ne vous reconnais plus comme un patriote.

– C'est vous qui n'êtes pas patriote, puisque vous ne vous rangez pas de mon côté.

– Jamais ! Plutôt la mort !

Comme il disait cela, malheureusement, une détonation retentit avant que le Domino Noir n'ait pu intervenir.

Famélart tombait, frappé à la tête.

Le vieux musicien commença alors un discours à des auditoires invisibles qu'il traitait de citoyens.

Il annonça qu'un nouveau Roi allait être couronné et occuperait le trône de la Polavie.

Le Domino comprit immédiatement que le vieillard était fou.

Il avait cependant tué son compagnon et il s'agissait maintenant de l'empêcher de commettre d'autres crimes.

Le Domino aurait pu pénétrer dans la pièce et mettre le vieillard hors d'état de nuire, mais il préféra attendre Benoit Augé, qui devait certainement être sur le point d'arriver.

Il n'eut pas à attendre bien longtemps en effet.

Une voiture automobile s'arrêta bientôt devant la maison et le reporter en descendit avec deux policiers.

Il avait eu la précaution de se faire accompagner, comprenant que si son ami l'avait fait demander, c'est probablement qu'il se trouvait dans le trouble.

En deux mots, il mit les policiers au courant de la situation et quelques minutes plus tard, ils ramenaient le vieillard dans l'auto avec les diamants.

Quand Benoit Augé fut seul, il se fit raconter

le détail des aventures de la nuit.

Quand le Domino se tut, il demanda :

– Que venait donc faire ce Gillman dans toute l'affaire ?

– Je ne sais pas qui il est, où il se trouve dans le moment mais je suis assuré que c'était un complice de Dash.

– Pourquoi cherchait-il à tuer quelqu'un dans la maison appartement de Saint-Henri ?

– C'était pour éteindre la trace des diamants. Famélart et les autres patriotes auraient alors été convaincus que le vol avait eu lieu réellement et que le voleur avait en même temps disparu.

Cet ouvrage est le 664^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.